67e ANNEE (7e SÉRIE) N° 45 7 NOVEMBRE 1957

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

R. DESVOYES
Chanoine titulaire de Langres
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Les mutations dirigées. — II. Insuffisances du mécanicisme. — III. Paul Claudel, vu par Daniel-Rops. — IV. Billy Graham. — V. S. François de Borgia. — VI. Centenaire d'Hosius de Cordoue. — VII. Photographie du soleil. — VIII. Les cratères de la lune. — IX. Un jugement sur le P. Teilhard de Chardin. X. La chirurgie dans l'ancienne Rome. — XI. Le bimillénaire de Cicéron. — XII. Bergson est-il mort catholique ?

I
Les mutations dirigées

Tous nos lecteurs, je pense, ont entendu parler ou ont lu quelque chose au sujet des « canards » du professeur Jacques Benoît et de son principal collaborateur, Pierre Leroy, un jésuite, sauf erreur. Mais il est intéressant de recueillir sur cette grave question l'avis d'un savant réputé tel que Jean Rostand. C'est dans la *Revue de Paris* de septembre 1957, et sous le titre : « *Les mutations dirigées* » qu'il nous en parle.

Il rappelle en premier lieu la part croissante que prend la chimie dans les recherches biologiques. Et il écrit : « Il n'est pas aujourd'hui de grand problème biologique qui, après s'être posé en termes de cellule, n'en vienne à se poser, tôt ou tard, en termes de molécule. »

Et c'est pourquoi la chimie aborde à son tour « l'immense problème de l'hérédité ». Elle veut savoir et dire quel est « le support matériel des propriétés héréditaires ».

On sait que depuis les travaux de Nägeli et de Weimann, on a commencé à attribuer aux *chromosomes* le rôle prééminent dans la transmission des caractères organiques. Vers 1910, les généticiens ont établi une « théorie chromosomique de l'hérédité », qui, actuellement encore, règne en souveraine. Mais il fallait aller plus loin. Il fallait déterminer la composition chimique du chromosome, ou plutôt des « gènes » qui le constituent et dont chacun est porteur d'un trait héréditaire. Or, on est arrivé à la conviction que, chimiquement, c'est l'acide nucléique qui « joue un rôle privilégié dans le phénomène de l'hérédité ».

Cet acide fut découvert en 1869 par un jeune biochimiste allemand, Friedrich Mischer. Plus tard, Kossel distingua deux types d'acide nucléique, différents par la sorte de sucre qui entre dans leur molécule. Il y a donc le R.N.A. ou acide ribonucléique, et le D. N. A. ou acide désoxyribonucléique. Finalement, on a pu opter entre les deux, et établir que « le D. N. A. apparaît comme un constituant fondamental de toute cellule vivante, aussi bien chez les plantes que chez les animaux, en sorte qu'il est devenu permis d'écrire : « *Il n'est pas de cellule sans D.N.A.* » Et comme la teneur par noyau en D.N.A. est aussi invariable que la formule chromosomique de ces noyaux, on est amené à conclure que le D.N.A. n'est autre chose que la base chimique de l'hérédité, en sorte qu'on pourrait le surnommer *hérédine*.

Au surplus, ce D.N.A. ou acide nucléique est susceptible de prendre toutes les formes nécessaires pour expliquer l'extrême diversité des espèces vivantes.

Tout cela n'était cependant qu'un préambule. Du moment qu'on savait que le D.N.A. est responsable de l'hérédité, on devait être tenté de manipuler ce D.N.A. dans l'espoir d'obtenir des « mutations dirigées ». On essaya d'abord sur des bacilles, des pneumocoques, puis sur des microbes en général. Les essais furent couronnés de succès. On constata que « le D.N.A. tiré d'une certaine race de microbes a le pouvoir de communiquer les caractères de cette race à des microbes vivants d'une autre race. »

Toutefois, deux limitations existent à cette conclusion : 1° la mutation dirigée ne se produit pas sur toute la population microbienne qu'on soumet à l'action du D.N.A. tiré d'une race donnée de microbes, mais sur 5 pour mille environ de ces microbes seulement ; 2° « on ne sait au juste comment le D.N.A. exerce son action mutagène ».

Et nous en arrivons enfin aux canards de M. Benoît. Il s'agissait de savoir si la mutation dirigée peut être obtenue chez les êtres supérieurs. M. Benoît et ses collaborateurs ont pris comme matériel d'expérience deux races de canards, race Pékin et race Khaki, bien sélectionnées. Neuf canes et trois canards de race Pékin reçurent à partir de l'âge de huit jours des injections intrapéritonéales de D.N.A. extrait des noyaux cellulaires de race Khaki. Dix-neuf injections furent ainsi faites pendant dix-neuf semaines, réparties en six mois, aux jeunes femelles. Les trois mâles, eux, recevaient seulement pendant un mois cinq injections similaires. A la suite de ce traitement, on constata que huit femelles sur neuf et un mâle sur trois présentaient des modifications caractéristiques : pigmentation du bec, forme de la tête, qualité du plumage, taille, maintien, etc.

Notons bien que les canards de type Pékin n'avaient pas pris le type Khaki, ni le type de l'hybride Pékin-khaki (canard de Rouen), mais ils avaient assumé une sorte de « somation dirigée », provenant des injections de D. N. A. étranger à leur race.

Et cela était une espèce de révélation. On aurait pu s'attendre, en effet, à ce que les canards traités au D.N.A. étranger eussent *une descendance* modifiée, mais l'exemple des bactéries ne laissait pas prévoir qu'ils fussent eux-mêmes modifiés !

Une seconde note de Benoît, datée d'août 1957, la première étant d'avril précédent, nous apprend qu'une bonne partie de la descendance a été aussi modifiée. Mais à cette date, les canetons étaient encore trop jeunes pour que l'on pût mesurer l'ampleur et même établir la réalité de leur modification. Il s'agit donc d'une expérience qui est en cours et dont il y aura lieu de donner plus tard les résultats définitifs. Dès maintenant, on peut dire que, si la mutation dirigée se confirme, il sera clair que cette mutation est plus facile à créer sur le canard que chez les microbes. Nous avons vu, en effet, que seulement 5 pour mille des microbes étaient affectés par l'action mutatrice, alors que les canetons traités ont été presque tous modifiés. Et cela ouvre de vastes horizons à la biologie, voire à la médecine.

Mais ici, M. Jean Rostand fait une observation de la plus haute importance :

« Il s'agit, écrit-il, de la fameuse question de la *transmission de l'acquis...* On a dit, on a répété à l'envi que l'expérience sur les canards apportait enfin la démonstration de ce phénomène, jusqu'ici contesté par la génétique mendélo-morganienne. Or, rien n'est plus faux qu'une telle affirmation. Cette erreur était celle-là même qu'il ne fallait pas commettre ; et, naturellement, tout le monde, ou à peu près, l'a commise. »

Il n'y a aucun rapport entre un changement de gène provoqué par le D.N.A. et la transmission d'un caractère acquis. La transmission des changements survenus dans les canards fut le résultat d'une modification des *cellules sexuelles* de ces derniers. En d'autres termes, le D.N.A. n'a pas agi seulement sur le corps des canards, mais sur leur cellules sexuelles, c'est-à-dire sur leur somation en même temps que sur leur pouvoir génétique. Mais rien ne prouve, jusqu'à plus ample informé, que le D.N.A. ait agit sur la *somation* seule et que cette influence se soit *ensuite* inscrite dans les cellules sexuelles. Un athlète développe ses muscles. On n'a pas encore fourni la preuve que cette hypertrophie musculaire doit passer à ses enfants. En d'autres termes, rien ne prouve qu'une *somation* soit transmissible. On ne prétend pas que les cellules sexuelles soient isolées et comme « enfermées dans leur tour d'ivoire », mais on se refuse à admettre, jusqu'à preuve du contraire, qu'une modification du corps puisse « s'inscrire — se photographier, comme disait Weismann — *dans une cellule* ». Et les cellules sexuelles ne sont que de simples cellules. Jusqu'ici on n'a pas constaté l'existence d'un « mécanisme de sympathie secrète en vertu duquel chaque modification des premières (les cellules du corps) se photographierait dans les secondes (les cellules sexuelles). » S'il existait un mécanisme de ce genre, il se laisserait surprendre à l'expérimentation, il y a longtemps qu'on en aurait fait la preuve.

Il n'en reste pas moins fort intéressant que le D.N.A. ait pu provoquer des mutations dirigées dans les canards de M. Benoît, et il y a là une voie ouverte qu'il sera piquant de suivre.

II

Insuffisances du mécanicisme

La possibilité de provoquer des mutations dirigées, en faisant appel à des éléments extraits de la vie, apporte-t-elle un commencement de preuve au *mécanicisme*, système selon lequel la vie ne résulte que de la complexité physique et chimique des éléments au sein desquels elle apparaît ? Pas le moins du monde. Et c'est la question que pose dans la *Civiltà cattolica* du 3 août 1957, le Père Bosio, dans une étude intitulée : *Insuffisance du mécanicisme*.

Le Père commence par vanter les mérites du mécanicisme dans le développement de la biologie. C'est grâce à lui qu'on a serré de près les conditions de la vie, qu'on est descendu toujours plus bas, des organismes aux cellules, des cellules aux grandes molécules, des molécules aux atomes qui les composent, en un mot jusqu'à la connaissance des éléments chimiques indispensables à la vie. La chimie a éclairé la biologie. C'est ce qu'on vient de voir avec Jean Rostand.

Mais la chimie rend-elle compte, à elle seule, de toute la biologie ? Le P. Bosio admet qu'on a démoli le vieux *vitalisme*, système selon lequel les organismes vivants auraient le don d'opérer en dehors des lois du monde inorganique. Mais on n'a pas pour autant expliqué la vie. Il y a dans la vie des traits qui ne se ramènent pas à la simple physique doublée de la simple chimie. Parmi ces traits, le Père cite en premier lieu l'*instinct migratoire*.

C'est un sujet qu'il a beaucoup étudié et nous avons cité ici même, à maintes reprises, ses observations dans ce domaine : l'instinct migratoire de l'anguille et du saumon par exemple. Parlant récemment de la mer des Sargasses, nous avons rappelé le mystère des migrations de l'anguille. Celles du saumon, en sens inverse, ne sont pas moins remarquables. Mais combien d'autres phénomènes du même genre ne voit-on pas dans la série animale ! Songeons aux hirondelles qui vont hiverner dans le centre-sud de l'Afrique, et qui savent retrouver au printemps suivant, dans nos contrées, leur nid de l'année précédente. Le pluvier doré de chez nous va hiverner jusque dans l'Inde. Celui du Canada se transporte, par des chemins précis dans les pampas du Brésil et de l'Argentine : environ 30.000 km en six mois, dont 3.000 de survol marin, sans repères dans l'immensité du ciel et des eaux.

Pour expliquer de tels faits qu'on pourrait multiplier à l'infini, on se borne parfois à faire appel au jeu de *l'action* et de la *réaction*. Les migrateurs se contenteraient d'obéir à des réflexes provoqués par les conditions insuffisantes du milieu où ils sont. Admettons que l'anguille, le saumon, le pluvier, l'hirondelle, ressentent une *action* du milieu antérieur à la migration. C'est l'ampleur

et la nature de la *réaction* qui dépassent la simple chimie. L'oiseau se met à voler : il faut qu'il s'oriente, il faut qu'il se dirige, qu'il accomplisse un effort gigantesque, avant de s'arrêter au lieu apte à le recevoir.

Nous ne pouvons plus nous contenter d'un appel au « chimisme », c'est-à-dire d'un besoin ou de chaleur, ou de nourriture, etc. Et nous prononçons alors le mot d'*instinct* : « une réalité, écrit le P. Bosio, qui ne peut être analysée au moyen de balances et d'éprouvettes, mais dont la présence est si évidente que tout biologiste est contraint de l'accepter comme une donnée de fait. »

Mais alors, considérez tous les faits relevant de l'instinct : l'abeille fabriquant son alvéole, l'araignée, sa toile, l'oiseau, son nid, l'instinct maternel de la poule défendant ses petits, qui ne sont même pas toujours les siens.

Le P. Bosio rappelle en outre le don particulier des vivants qu'on appelle « irritabilité » ou propriété des vivants d'agir, selon leur nature, sous une provocation externe. Et il en vient à ce qui, selon lui, est l'essentiel : *la finalité*. On entend par là « cete tendance des opérations vitales vers une fin qui s'identifie avec le bien de l'individu et de l'espèce dont il fait partie ».

Les mécanicistes ont coutume de nier cette finalité. Mais il ne suffit pas de la nier, il faudrait expliquer ce qui se passe par des moyens purement mécaniques, physiques et chimiques. Alors on n'aurait plus besoin de faire appel à cette propriété singulière des vivants. L'exemple classique de la finalité est le développement ontogénique, en vertu duquel chaque germe, chaque graine, chaque semence, sans erreur possible, se dirige infailliblement vers l'individu spécifique à réaliser. Un grain de blé, semé auprès d'un grain d'avoine, dans le même terrain, ne commettra pas l'erreur de devenir avoine, ou réciproquement. Et pourtant que de chemin à parcourir, de la graine à l'épi mûr : assomption d'éléments nutritifs, scissions et recombinaisons chimiques, différentiation des cellules, tissus, organes, appareils, tout cela, *infailliblement*, aboutissant au but préétabli ! Le mécaniciste triomphe en passant en revue toutes les étapes de cette montée vers le végétal ou l'animal complet et il ne voit, à chaque étape, que de la chimie et de la physique. D'accord. Il en est de même de l'architecte, qui ne pourra bâtir une maison que, progressivement, à l'aide de matériaux définis et employés avec méthode, mais ce qui reste à expliquer, c'est le plan, c'est l'édifice prévu et voulu, c'est en un mot la finalité sans quoi rien ne se serait construit.

« Les méthodes physico-chimiques, dit le P., peuvent nous conduire à identifier les diverses substances qui, par leur apparition progressive dans l'organisme, forment une chaîne longue et complexe de réactions ; mais elles ne peuvent nous faire comprendre l'orientation de ces réactions chimiques, qui dépasse leur matérialité et qui exige une explication rationnelle. »

Enfin, on arive aux mêmes conclusions en considérant un autre aspect de l'être vivant : son *unité*. Un biologiste français, J. Montreuil, a bien montré, dans une importante étude intitulée : *Acquisitions récentes concernant la structure et la biochimie de la cellule* (*Revue des Questions scientifiques*, 1957, p. 258), que la cellule n'est pas une unité morphologique et métabolique homogène, mais qu'elle est constituée par des éléments hautement individualisés, dont chacun a sa fonction, son rôle à jouer, sa composition particulière. Et il conclut que la complexité des cellules est telle, sous le triple aspect, chimique, enzymologique et cytologique, que chacune d'elles est un monde et comme un univers ! Or, on sait qu'il y a dans un corps humain, par exemple, plusieurs centaines de milliards de cellules ! Quelle ne doit donc pas être la force unifiante qui maintient toutes ces cellules dans leur rôle au sein d'un même organisme ! Et comment pourrait-on croire que cette force unifiante est simplement d'ordre physico-chimique ?

Conclusion : il est impossible d'échapper à la nécessité de classer les êtres en deux catégories nettement distinctes : vivants et non-vivants ; organiques et inorganiques. Mais les vivants utilisent à tous les degrés de leur développement les non-vivants, jusqu'à ce qu'eux-mêmes, par la mort, se résorbent en ces derniers. Il n'y a qu'une matière, pour les uns et les autres. Cette matière obéit, chez les uns et les autres, aux mêmes lois fondamentales, mais chez les vivants se rencontrent des propriétés irréductibles à la simple matière : spontanéité, instinct, finalité, don de croissance, assimilation, métabolisme, développement ontogénique, unité organique, etc.

Entre vivants et non-vivants, il y a des lois communes, mais un abîme les sépare et le mystère de la vie est encore loin d'être percé !

III

Paul Claudel, vu par Daniel-Rops

Si le mécanicisme ne parvient pas à expliquer le simple fait de la vie, à combien plus forte raison n'expliquera-t-il jamais la pensée, et encore infiniment moins le génie ! Si la cellule est un univers, l'âme d'un homme, d'un penseur, d'un poète, tel que Paul Claudel, est un autre univers d'ordre supérieur et combien malaisé à explorer ! C'est pourquoi, pour nous, rien n'est plus intéressant que de recueillir les jugements portés sur un très grand écivrain par un de ses pairs.

Lisons donc dans *Historia*, n° 130, le bel article de Daniel-Rops intitulé *Paul Claudel, tel que je l'ai connu*.

« C'était à Brangues, nous dit-il, qu'il fallait voir Claudel pour le saisir tout à fait dans son climat. »

Certes, il était partout et toujours lui-même, c'est-à-dire « total, inentamable, avec quiconque et en tous lieux ». Mais à Brangues, il avait rencontré et s'était procuré ce qu'on peut appeler un lieu « claudélien ». Ce château se trouve en Dauphiné, non loin du Rhône, et face aux derniers sommets du Jura. C'est là que Claudel trône au salon, au coin de la cheminée :

« A le voir ainsi, bien carré dans son siège, les traits du visage fermement marqués, avec je ne sais quoi d'abrupt et d'inentamable, on pense à « un bloc de pierre sculpté en taille directe », comme dit justement Robert Mallet, à une de ces figures de rois bibliques et de prophètes qu'on voit au Portail de Chartres, encore que cette statue soit prodigieusement vivante et ne se laisse guère confiner dans sa niche. »

Mais voici qu'il parle :

« Face à face, le dialogue avec Claudel avait quelque chose de fascinant. Il parlait, des heures, avec de temps en temps, une sorte de raclement de la gorge qui tenait du grommellement et du grognement, ponctuant aussi ses phrases d'une étrange syllabe nasale, qui était peut-être un « hein ! », mais qui n'appartenait qu'à lui. »

Les sujets s'enchaînaient l'un à l'autre appelés par des rapprochements inattendus. C'était un perpétuel jaillissement. Les mots lui venaient nombreux, denses, prodigieusement exacts et originaux : du vrai Claudel ! Non certes avec le rythme sourd et balancé des « versets claudéliens », mais avec le même vocabulaire, la même prolifération de thèmes, d'idées et d'images.

Attention pourtant : rien de guindé, rien de prétentieux chez lui. Ce n'est pas l'homme qui pose pour la postérité et « travaille pour sa statue ». Il y avait en lui « une sorte d'esprit paysan mêlé d'ironie et d'astuce ». Cela lui servait à se débarrasser des sots. Un jour un reporter lui demande :

— Et à quoi travaillez-vous, maintenant, Maître ?

— Claudel, impatienté, mais sans le faire voir, réplique sur le ton de la plus tranquille innocence :

— « Je suis en conversation avec Dieu le Père ; je crois, ma foi, qu'il en sortira quelque chose de très bien ! »

Il avait aussi le don des reparties amusantes et drôles. Une visiteuse arrivait chez lui par le train. Claudel lui demande des nouvelles de son voyage, de ce qu'elle a mangé au wagon-restaurant :

— « Oh ! dit-elle, j'ai mangé du veau ; avez-vous remarqué qu'on mange toujours du veau, dans les wagons-restaurants ?

— « Oui, réplique le poète du tac au tac, en éclatant de son rire inimitable, j'ai toujours pensé que les veaux des wagons-restaurants devaient être les fils des vaches qui regardent passer les trains. »

Et voilà encore du Claudel, familier, simple, banal même si l'on veut, mais cet aspect est inséparable du reste, en lui, et explique bien des côtés de son œuvre. On disait de cette œuvre : elle est *épique*. Il la voulait également *comique*. Un jour, à Lyon, passant devant la devanture d'un libraire, il croit voir une de ses œuvres avec ce mot sur la bande : « Claudel, génie comique ». Ravi, il met ses lunettes et s'approche, mais il dit : « Claudel, *génie cosmique* ».

— « Va pour cosmique, s'écria-t-il, en racontant cette histoire à Daniel-Rops, mais vous savez, j'ai été bien déçu ! »

On sait combien ses jugements littéraires étaient tranchants et catégoriques. En voici un exemple. Daniel-Rops vient le voir à Aix-les-Bains, dans une clinique. Claudel fait cette remarque :

— « Allons, ce n'est pas encore pour cette foi-ci... Cela m'aurait bien embêté de mourir à l'endroit où ce grand niais a proféré tant d'âneries. »

Et vous vous demandez qui était ce « grand niais »? Mais tout simplement Lamartine, l'auteur du *Lac*, où il célébrait ses amours avec Elvire.

Une autre fois, on l'invite à présider la première soirée de la Semaine des Intellectuels catholiques. Il accepte, mais en faisant cette réflexion devant Daniel-Rops :

— « Intellectuels ! Intellectuels !... Les intellectuels, c'est la classe dangereuse entre toutes : des gens qui possèdent un instrument pour lequel il n'y a pas d'emploi. Et catholiques de surcroît ! Un intellectuel catholique, cela doit être un drôle d'animal ! »

« Mais, ajoute Daniel-Rops, ce n'était pas bien sérieux : son rire aussitôt me le prouva. »

Mais il y avait des cas plus graves. Alors, il se refusait à tout compromis. On a souvent cité de lui cette phrase : « L'incompréhension fait partie de mes attributs ». Il voulait dire par là que certains faits, certaines réalités, certains hommes lui étaient tellement inadmissibles qu'il ne voulait pas même en entendre parler. Il s'engageait à plein en tout ce qu'il disait. On pourrait donner comme maxime de sa vie cette phrase qui est de lui, dans les *Feuilles de Saints* : « Il n'y a pas d'autre bonheur pour l'homme que de donner son plein. »

Claudel parlait de tout. Il n'est point de sujet digne de retenir l'attention qu'il ait ignoré ou négligé. Daniel-Rops eut l'occasion de parler avec lui, à plusieurs reprises, de Racine. Claudel le lisait et relisait.

— « Vous savez, disait-il, j'occupe depuis dix ans le fauteuil de Racine à l'Académie. Je suis son successeur indigne. Il fallait bien que je me décide à lui rendre l'hommage qui lui est dû. »

Et il parlait de lui avec enthousiasme, le comparait à Shakespeare, glorifiait surtout *Britannicus* qu'il admirait plus que tout le reste. Daniel-Rops, alors ,le questionna sur l'alexandrin :

— « Vous me guettez au tournant, hein ! s'écria-t-il. Eh bien, je vais vous dire : je trouve toujours l'alexandrin assommant, insoutenable ; il me fait penser à une palissade interminable dont l'alternance de vides et de pleins est insupportable à l'œil. Et cependant, je fais plus qu'admettre l'alexandrin chez Racine, j'y applaudis des deux mains. C'était l'engin adéquat dont il avait besoin. »

Et il ajouta cette remarque qui va loin :

— « Le couple alexandrin, c'est de la pensée qui avance, se mesure à chaque pas, se compare à elle-même ; c'est de la pensée qui absorbe du temps pour mieux s'équilibrer. »

Mais Claudel aimait à parler de sujets de toute autre nature, comme il avait eu à le faire dans ses rapports diplomatiques, dont on assure qu'ils étaient si remarquables. Il va sans dire toutefois qu'il revenait volontiers ou qu'on le ramenait sans trop de peine à son œuvre. Parlant un jour du *Soulier de Satin*, il en expliqua ainsi la pensée secrète :

— « Ce qu'il y a de plus important, là-dedans, c'est le prologue...

— « Oui, le navire en perdition, vous le comprenez, hein ! c'est le monde : cela lui ressemble assez, à notre monde, un bateau qui va vers le fond ! Et au milieu du pont, il y a cet homme attaché, ce Père jésuite au milieu de ses sœurs égorgées, et qui sait qu'il va mourir. Comme nous tous ! Seulement celui-là, devant les portes de la mort, que dit-il, que fait-il ? Il proclame qu'il y a dans l'univers un équilibre, une harmonie, pour tout dire une signification.

C'est parce qu'il meurt ainsi que tout le reste est possible, que tout ne sera pas perdu, que Prouhèze va sauver ce qui doit être sauvé, que les continents ennemis pourront un jour se réconcilier dans la charité du Christ.

De la mer gonflée, de l'abîme qui se réjouit d'avaler ses proies, l'hostie monte vers le Ciel, une hostie de

sang et de sacrifice. Vous savez : on appelle cela la Communion des Saints. »

C'était en somme toute sa conception du monde. Il était profondément chrétien. Un ami, un jour, l'avait appelé : « un catholique à globules rouges ». Le mot l'avait enchanté au point que Daniel-Rops déclare l'avoir entendu, de sa bouche, au moins quatre ou cinq fois Sa mort fut admirable :

« Cette mort debout, dit Daniel-Rops, cette mort lucide, ces prières des agonisants auxquelles il répondit lui-même et cette phrase dernière : « Laissez-moi mourir tranquillement », voilà le sceau mis à sa véritable nature, voilà ce qui, à la figure de Claudel tel qu'il fut, achève de tracer le dernier trait. »

IV
Billy Graham

Dans une « Lettre des Etats-Unis », M. Robert Lacour-Gayet, nous parle (*Revue des deux-mondes*, du 1er septembre 1957), de *Billy Graham*. Ce nom doit être connu de nos lecteurs. C'est celui d'un orateur chrétien, d'une renommée retentissante, et qui soulève les foules partout où il passe. M. Lacour-Gayet est allé l'entendre au Madison Square Garden, quelque chose comme le « Vél' d'Hiv' » de New-York : 20.000 places occupées tous les soirs, depuis le 15 mai jusqu'au 10 août. On est suspendu aux lèvres de « l'illustre révérend Billy Graham, venu prêcher « la croisade » en plein Broadway. »

Deux heures d'avance toutes les places sont prises. Public hétérogène : hommes, femmes, vieux, jeunes, pauvres et riches. Pas de coca-cola, pas de chewing-gum, pas d'ice-creams, pas de cigarettes.

« Le silence et la tenue de ces milliers de personnes sont impressionnants, même qu'ils ne créent pas une véritable impression de recueillement. »

Le « service » commence à 8 heures. Billy, comme tout le monde l'appelle, est sur une estrade décorée de drapeaux, entouré de quelques invités d'honneur. Derrière l'estrade, sur des gradins, les 1500 hommes et femmes composant les chœurs. En haut, une immense banderole bleue foncée, avec ces mots : « *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie.* »

Dans l'assistance, « il est manifeste que les passionnés sont... plus nombreux que les tièdes ».

« Y a-t-il dans cette foule, se demande Lacour-Gayet, beaucoup de catholiques, qui n'ont pas comme moi l'excuse d'être là pour l'information des lecteurs de la *Revue*... ? Peut-être. On les devine à deux indices : ils restent silencieux pendant le chant des hymnes et ils ne participent pas à la quête... »

En note, l'auteur observe que le cardinal Spellmann n'a rien dit, mais que des feuilles plus ou moins officielles ont recommandé aux catholiques l'abstention, et que, dans des paroisses plus militantes, les curés ont rappelé à leurs ouailles qu'il leur est interdit de fréquenter temples et synagogues, laissant entendre ainsi qu'ils ne devaient pas non plus venir à Madison Square.

Après quelques chants, après la quête, dont Billy Graham expose l'utilité et la nécessité, on en vient à l'essentiel : le discours du grand orateur.

« Regardons-le, écrit Lacour-Gayet. Spectacle un peu déconcertant pour des yeux français. Un homme jeune, grand, beau, aux cheveux blonds soigneusement ondulés, habillé simplement à l'américaine, mais avec un soupçon d'élégance : un acteur, apparemment, bien plus qu'un prédicateur. »

Et pourtant, c'est cet homme qui va trouver des accents brûlants pour parler du Christ et de la nécessité de s'attacher à lui. Est-il orateur ? Si l'on songe à la chaire de Notre-Dame, rien à voir ! On pourrait plutôt se croire dans une réunion électorale. « Que de gestes, que de va-et-vient, que d'éclats de voix ! » Et pourtant, par rapport aux grands maîtres du genre « revival protestant », il est modéré. Il n'a pas sans cesse l'enfer à la bouche. Il crie, mais bien peu selon les normes des fanatiques puritains de jadis. Il parle beaucoup du diable, mais ne bataille contre lui que dans ses paroles et non dans ses gestes. Il tient à la main une Bible à la reliure souple et il la brandit sans cesse devant les « fidèles », comme une arme ou un étendard. Il a des Ecritures une connaissance rare. Le jour où Lacour-Gayet l'entendit, il parlait de la tentation du Christ et voici un passage de son discours :

« Le Christ lui-même a été tenté. Qui ne l'est pas ? Moi qui vous parle, dans la seule journée d'aujourd'hui, j'ai peut-être senti mille fois autour de moi des présences diaboliques. Le vrai chrétien est celui qui ne succombe pas aux tentations, ce n'est pas celui qui ne les éprouve pas. Dans ce cas, en effet, il est bien probable que le diable a déjà pris possession de lui ! »

Sur quoi, Lacour-Gayet s'écrie :

— « O vierges souriantes de l'Ile-de-France, que dites-vous de cette alternative implacable ? »

Et il ne trouve pas moins sommaire la méthode préconisée par « Billy » dans la lutte contre le démon.

« Avec le diable, il ne faut pas argumenter. La vraie manière de le fuir, c'est de lui opposer littéralement la parole de Dieu. La Bible, rien que la Bible ! La foi sincère n'a que faire d'une raison par essence défaillante. »

« Que pensez-vous de cela, ô saint Thomas ? » s'écrie notre auteur.

Peu à peu cependant, Billy devenait plus pressant. Sa voix se faisait plus chaude. De courts intervalles de silence entrecoupaient son éloquence. Les orgues jouaient en sourdine. « Ce n'est pas moi qui vous parle, disait Billy, c'est le Christ ».

Notons ici que Billy ne vise pas à attirer à une Eglise plutôt qu'à une autre. Il veut seulement que chacun soit fidèle à la foi qu'il a adoptée. Et c'est en ce sens qu'il faut interpréter les paroles suivantes :

— « C'est Lui — le Christ — qui vous a menés ici ce soir ; c'est Lui qui, dans ce moment même, vous offre sans doute la plus grande chance de votre vie, puisqu'il vous appelle et vous incite à le joindre. Décidez-vous en sa faveur. Tout ce qu'il demande, c'est que vous quittiez votre place, où que vous soyez, tout près de l'estrade ou tout en haut des gradins, où je vous aperçois à peine. Venez et nous prierons ensemble. Ceux qui, déjà, appartiennent à une Eglise seront mis en rapport avec un pasteur de leur obédience qui les guidera dans le nouvel élan de leur foi. Les autres choisiront eux-mêmes le culte auquel ils désirent se rallier. Peu importe d'ailleurs, puisque, de toute manière, c'est au Christ et à lui seul qu'ils auront décidé de se consacrer. »

Et il insiste pour qu'on bouge, se lève, descende vers lui. Pourquoi ? « Pour faire acte de volonté », dit-il. Et Lacour-Gayet note : « D'humilité... il n'était pas question ». D'abord, nul ne bougea. Billy se mit à prier et à renouveler ses objurgations. Alors, deux ou trois se levèrent, puis des dizaines, puis des centaines : « Une foule hétéroclite ; dans l'ensemble des gens, manifestement, de classe moyenne ; aussi un grand nombre de Noirs et quelques Asiatiques ». Et tous prièrent avec Billy et chantèrent, avant de disparaître dans les profondeurs du *Garden*. C'était fini. *Life*, la grande revue américaine, a interrogé quelques « convertis ».

« J'éprouvais, dit une jeune fille de vingt ans, une impression de glorification ». Dans une inspiration moins mystique, une « *teen-ager* » — entre 13 et 18 ans — âgée de 15 ans, décidait d'avouer à ses parents qu'en dépit de leur défense elle s'était servie de rouge à lèvres et avait porté des tricots trop ajustés. Un sergent aviateur pleurait de joie : son cœur enfin ne lui pesait plus, car il avait cessé de « trahir le Seigneur ». Un autre militaire faisait le serment de lire la Bible tous les jours et quand il se trouverait en mauvaise compagnie, d'essayer de répandre autour de lui la parole de Dieu. Egalement bien intentionné, un boucher se sentait complètement transformé : « Je me demande, affirmait-il naïvement, comment ma femme a pu me supporter jusqu'à maintenant. » Moins compliquée, une petite fille de six ans résumait parfaitement, sans le saoir, ce que tant d'autres éprouvaient : « Mr Graham, observait-elle, nous a dit que Jésus voulait que nous quittions nos places pour aller le retrouver. Alors, je suis venue. »

Au total, on a pu estimer à un million le nombre des auditeurs de Billy Graham, à New-York en deux mois. *Life*, volontiers sceptique il est vrai, a noté que sur six millions de New-Yorkais ne fréquentant aucune Eglise (75 % de la population), 2 1/2 % seulement étaient venus au Garden. En effet, les 4/5e des « convertis » appartenaient déjà à une collectivité religieuse. En définitive, les catholiques restent en marge. Les protestants approuvent en majorité. Pourtant, sur 2.250 églises protestantes de la région de New-York, 600 se sont abstenues. Beaucoup de pasteurs désapprouvent la publicité de la « croisade » et surtout les moyens financiers, dont elle dispose. On fait des réserves sur les « conversions-éclair » de Billy Graham. Et l'on peut conclure avec le Dr Reinhold Niebuhr — une des plus hautes autorités des Eglises réformées en Amérique :

— « Le nouvel évangéliste promet à qui l'écoute une vie immortelle, non en s'astreignant à de pénibles expériences religieuses, mais simplement en signant un engagement. Ainsi, pourrait-on dire, le miracle d'une régénération est mis sans effort à la portée de tous. C'est vraiment une bonne affaire. »

— « Paroles profondes, conclut Lacour-Gayet. Mais comment juger si elles ne sont pas un peu dures ? Dieu seul sait le secret des cœurs »[1].

V

S. François de Borgia

Il y a évidemment, selon nous, un abîme entre les conversions opérées par un Curé d'Ars et celles que réalise Graham Bill. Et c'est ce que l'on est amené à se dire en lisant, après l'article de Lacour-Gayet, celui de sir Arnold Lunn, dans *The Month* de septembre 1957, intitulé en anglais : *St. Francis Borgia* ; car pour caractériser la sainteté visible et efficace de son héros, il est conduit à le rapprocher du saint Curé d'Ars.

« Saint François de Borgia, écrit-il, a un message spécial pour un âge dans lequel existe une tendance croissante à débarrasser l'homme de toute responsabilité du péché, en attribuant tout péché à l'hérédité et à l'ambiance.

Si l'hérédité était tout, dans la vie de l'homme, un François de Borgia aurait dû être bien éloigné de la sainteté. De toutes parts il était assiégé par de lourdes hérédités. Il était l'arrière-petit-fils du pape Borgia, Alexandre VI. Sa mère était fille d'Alphonse, archevêque de Saragosse, lequel était le bâtard du roi Ferdinand d'Aragon : son père l'avait fait nommer archevêque à l'âge de neuf ans ! Il ne se fit ordonner prêtre qu'à 32 ans et ne célébra la messe que le jour de son ordination. Il eut 4 enfants, dont deux lui succédèrent en son archevêché. Après sa mort, sa maîtresse, mère de ses enfants, continua à vivre au palais archiépiscopal et à en gérer les finances et l'intérieur *domestique*. A l'âge de 9 ans, François de Borgia, né en 1510, vint vivre auprès de son oncle, don Juan, qui bientôt devint archevêque, sans que ses mœurs fussent en progrès sur celles de son père. Et déjà, comme s'il était conscient de la nécessité d'une compensation au climat d'immoralité dans lequel il vivait, l'enfant assistait à la messe chaque jour, se confessait et communiait aux grandes fêtes. A l'âge de 17 ans, il était devenu un magnifique jeune homme, d'une fascinante beauté, mais l'archevêque, qui n'avait jamais voulu, celui-là, être ordonné prêtre, le trouvait trop chaste pour sa Cour ! Il estimait qu'un homme ambitieux « doit connaître le monde par expérience ».

N'allons pas croire que François de Borgia fût d'une autre nature que le commun des hommes. Il était d'un tempérament passionné. La lutte contre la chair fut, chez lui, terrible. Mais la grâce de Dieu, rencontrant chez lui une volonté indomptable, parvint à dominer en lui les tentations les plus violentes. Il faut noter cependant qu'il n'était pas seul. Ses progrès dans la sainteté furent aidés par deux femmes d'élite. Sa grand'mère, Maria Enriquez de Luna (restée veuve par la mort de son mari, le duc de Gandie, don Juan), était entrée au couvent des Clarisses de Gandie, où elle rejoignait sa fille. Cette fille, la tante de François, et cette grand-mère avaient fait entrer la sainteté dans la famille des Borgia. Elles eurent sur le jeune homme une influence décisive.

En 1528 — non en 1558, comme il est imprimé dans l'article que nous analysons — François entrait au service de Charles-Quint, son cousin. Il lui arriva, étant en route pour Valladolid, d'échanger un regard de sympathie avec un pauvre homme que l'Inquisition avait fait arrêter. Ce pauvre homme n'était autre que S. Ignace de Loyola.

François, très en faveur auprès de Charles-Quint, épousa une dame d'honneur de l'impératrice, Eléonore de Castro, dont la piété ne pouvait que confirmer la sienne. On rattache parfois la « conver-

[1] Voir sur Billy Graham, l'article de Michel Clerc, dans *France catholique* du 20 sept. 1957, conclusions semblables.

sion » de François de Borgia, au spectacle effrayant qui s'offrit à ses yeux, quand il fut chargé de reconnaître les restes de l'impératrice, qu'il avait si bien connue dans sa gloire. En fait, François a toujours noté comme le jour où ses liens avec le monde se brisèrent, non pas le 7 mai, date où il vit le cadavre en décomposition, mais bien le 1er mai, date de la mort de cette impératrice.

Le 4 juin 1539, François fut nommé vice-roi de Catalogne. Il fit merveille dans cette dignité. Déjà à cette époque, il portait, sous ses magnifiques vêtements, un rude cilice bien caché. En 1543, il devint duc de Gandie, par la mort de son père. En 1546, il perdait sa femme, et deux ans plus tard entrait dans la Compagnie de Jésus, bien qu'il fût entendu qu'il resterait encore dans le monde jusqu'à ce qu'il eût mis ordre à ses affaires et à l'éducation de ses enfants. Il avait fondé, au duché de Gandie, une Université, dans laquelle il prit le doctorat en théologie. Enfin, le 31 août 1550, il quittait ses Etats pour se rendre à Rome. A son retour il se retirait d'abord dans un ermitage, puis abdiquait en faveur de son fils aîné, et était ordonné prêtre, le 23 mai 1551, à l'âge de 41 ans.

Arrivé à ce point de son récit, notre auteur explique ce qu'il entend par la sainteté catholique populaire : c'est celle qui rayonne dès cette vie aux regards de tous, comme ce fut le cas de François de Borgia, et celle toute semblable d'un homme cependant si différent de François, le saint Curé d'Ars. François, comme plus tard le curé d'Ars, fut canonisé par la voix populaire. Chaque fois qu'il allait dire sa messe, une foule l'assiégeait. Son confessionnal était toujours pris d'assaut. Quand il parlait en pays basque, où les auditeurs ne comprenaient presque rien de la langue dont il usait : le castillan, on sentait si bien la présence de Dieu en lui qu'on était retourné intérieurement, par sa seule attitude.

Son entrée dans la Compagnie de Jésus avait fait une sensation énorme. Deux fois, il refusa le chapeau de cardinal. Mais n'allons pas croire que tout en lui se passait sans lutte. Il trouvait plus facile de renoncer à son rang, que de se renoncer lui-même : « Tout homme, disait-il, doit comprendre qu'il est lié intérieurement à un lion redoutable, toujours prêt à le dévorer : la mortification est le chemin du ciel. »

En 1554, S. Ignace le nommait Commissaire Général de la Société pour l'Espagne, et deux ans plus tard, il lui confiait toutes les missions des Indes orientales et occidentales. En l'espace de sept ans, François transforma les provinces qui lui étaient confiées.

Enfin, le 2 juillet 1565, après la mort de Lainez, François de Borgia était élu Général des jésuites, le troisième. Son généralat dura 7 ans, jusqu'à sa mort, au 1er octobre 1572, Il eut le temps de donner à la Compagnie une telle impulsion qu'il mérite d'en être considéré comme le second fondateur. Il fait partie de cette légion de géants, que furent les premiers saints de la célèbre Compagnie.

Sir Arnold Lunn insiste, dans la fin de son article, sur ce fait que de tels saints — et c'est ici surtout qu'il cite le Curé d'Ars — « sont le plus grand des arguments en faveur de l'Eglise catholique ». Ils ont dans leur vie et dans leur mort des traits si manifestement surnaturels que l'Eglise qui les a nourris est glorifiée et démontrée en eux !

« En François de Borgia, écrit le P. Martindale, se vérifie toute la tragédie humaine de l'esprit isolé, passant comme le Christ sans souillure au travers de la foule qui le presse, et toute la splendeur de la présence de Dieu dans l'âme, accompagnée sans arrêt dans sa marche et communiquant sa vertu à ceux qui, avec la plus légère touche de foi, entrent en communion avec son secret ! »

VI

Centenaire d'Hosius de Cordoue

Un saint bien plus ancien que François de Borgia est honoré au 27 août dans l'Eglise orientale et c'est un saint espagnol, qui, chez nous, n'est l'objet d'aucun culte. Il s'agit d'Hosius de Cordoue, pour qui, comme nous avons fait naguère pour Fontenelle, on peut célébrer le double centenaire de sa naissance en 257 et de sa mort en 358.

C'est de lui que nous parle — trop brièvement — le chanoine Narciso Tibauduran, de Cordoue, dans *Ecclesia* (espagnole) du 14 septembre 1957. sous ce titre : *XVIe Centenaire d'Hosius.*

L'auteur fait observer que l'Espagne a eu, dans la lutte contre l'arianisme, un rôle de premier plan. En effet, Hosius de Cordoue fut l'instigateur et l'un des présidents du concile de Nicée, contre l'hérésie d'Arius, en 325. Le coup final à l'arianisme fut porté par l'empereur Théodose, d'origine espagnole. Le pape saint Damase, un Espagnol aussi, ratifia tous les décrets contre cette hérésie.

C'est bien le cas, pour nous, de rappeler sommairement la carrière d'Hosius de Cordoue.

Né, nous l'avons dit, vers 257, il apparaît pour la première fois au concile d'Elvire, vers 300, en qualité d'évêque de Cordoue. On croit qu'il l'était devenu dès 295. Il fut confesseur de la foi au cours de la terrible persécution de Dioclétien et Maximien, en 303, et il pourra, au concile de Nicée, montrer ses glorieuses cicatrices. A partir de 313, sans qu'on puisse dire comment la chose s'était faite, il apparaît comme conseiller de Constantin, à la conversion duquel il eut certainement une grande part. Envoyé par l'empereur à Alexandrie, vers 324, il y convoque un concile où l'on condamne la doctrine de Sabellius. Mais ce qui fut de toute première importance, c'est qu'Hosius conseilla Constantin dans la convocation et la préparation du concile de Nicée. Il en dirigea les débats en union avec les légats romains. Il prit une part décisive dans l'adoption de l'*Homoousios,* formule proposée par S. Athanase, pour définir la consubstantialité du Verbe avec le Père, contre Arius. Qu'il ait collaboré à la rédaction du symbole de Nicée est indéniable. Il fut, dans la suite, président du concile de Sardique en 343, et c'est à lui qu'on doit les canons de ce concile et une lettre mémorable au pape Jules Ier, sur le symbole de Nicée.

Il y a pourtant une ombre dans cette grande carrière épiscopale. Il eut à résister aux formidables pressions de l'empereur Constance qui voulait lui faire renier la foi de Nicée. Son refus énergique, en 356, alors qu'il avait 99 ans, lui

valut d'être exilé à Sirmium. Mais l'année suivante, alors qu'il avait doublé le cap de ses cent ans, le vieil évêque, circonvenu, malmené, soumis à toutes sortes de violences indiquant le prix qu'on attachait à son autorité, consentit à signer ce qu'on appelle la seconde formule de Sirmium. Mais le vénérable athlète ne tarda pas à se rendre compte qu'on l'avait trompé. Nous avons à ce sujet le témoignage non douteux de saint Athanase en personne qui écrit :

— « Pour un instant seulement, Hosius consentit à se présenter publiquement aux côtés des ariens, mais il s'en repentit immédiatement et déplora ce fait jusqu'au dernier instant de sa vie... Dans son testament, il protesta, contre la violence qui lui avait été faite et fulmina ses anathèmes contre l'hérésie arienne, en défendant à tous de la suivre. »

Toute sa vie avait été consacrée à l'action. Il fut le grand champion de l'orthodoxie en son siècle. Les écrits qu'il composa et que S. Isidore de Séville a vantés, ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Mais la lettre qu'il avait écrite à l'empereur Constance, en 355, et que S. Athanase nous a conservée dans son *Histoire des Ariens*, chap. 44, suffit à sa gloire. Avec l'Eglise d'Espagne, donc, nous sommes heureux de célébrer son centenaire, comme celui d'un vaillant lutteur au sein de l'Eglise du IVe siècle.

VII

Photographie du soleil

L'un des innombrables objectifs de l'année géophysique est de déterminer l'influence du soleil sur la météorologie terrestre. La science astronomique a fait, depuis quelques années, des progrès immenses. Mais la seule étoile que nous puissions étudier de près et en détail reste le soleil — une étoile quelconque, banale, pour ainsi dire, puisqu'elle n'est que de cinquième grandeur.

La revue *Scientific American*, qui consacre son numéro entier de septembre 1957, à l'étude passionnante, mais difficile à résumer ici, des « Molécules géantes », nous donne aussi, dans sa partie correspondance et sans signature, des renseignements sur de nouvelles tentatives de *photographie du soleil*.

On estime qu'on va arriver à avoir des vues du soleil trois fois plus claires que celles qu'on possède jusqu'à présent. On les obtiendra au moyen d'un télescope de 12 pouces — 30 cm. 48 — qui sera suspendu à un ballon géant et qui s'élèvera à 80.000 pieds — 24 km — de hauteur. A cette altitude le télescope sera au-dessus des turbulences de notre atmosphère, qui altèrent la perfection de nos photographies prises au sol.

Evidemment, l'astronomie à 80.000 pieds pose des problèmes délicats. Le télescope sera pointé par un système automatique de visée de la lumière. Comme il doit régner là-haut des températures extrêmes et, pour nous, incertaines, le télescope sera fait de matériaux insensibles à la température, c'est-à-dire n'ayant qu'un coefficient insignifiant d'extension à la chaleur. Son miroir secondaire, destiné à concentrer les rayons perçus par le miroir primaire, tournera constamment, afin de n'être exposé à la chaleur concentrée du soleil que durant une seconde. Toujours pour parer aux effets de la température inconnue qu'on va rencontrer à cette hauteur, la camera destinée à recueillir les images, affectera 20 positions différentes, dont une seule sera la bonne. Mais le système est prévu pour prendre 8.000 photographies à l'intervalle d'une seconde chacune.

Quand le nombre des photos sera atteint, la camera, le télescope et tout l'appareil de guidage seront parachutés à terre.

Ce que les astronomes espèrent surtout pouvoir atteindre ce sont les tourbillons turbulents des gaz extérieurs du soleil. Actuellement, les tempêtes gazeuses les plus petites que l'on puisse distinguer apparaissent comme ayant une étendue de 600 milles. Les photos qu'on va prendre devraient permettre une plus grande précision dans la mesure de ces tourbillons ou protubérances et fournir ainsi une vue plus exacte de l'atmosphère solaire. Les facules et protubérances qui sont la cause de nos tempêtes magnétiques et de bien d'autres phénomènes de turbulence sur la terre, doivent, pense-t-on, prendre naissance dans les tourbillons du soleil.

Ce foyer gigantesque dont nous sommes heureusement protégés par notre manteau atmosphérique, provoque de plus en plus la curiosité de nos chercheurs. Rappelons à nos lecteurs, que, selon les plus récentes estimations, le soleil brûle *par seconde* 564.000 tonnes d'hydrogène qui sont transformées en 560.000 tonnes d'hélium — la cendre du foyer solaire. Les 6.400 tonnes de différence, entre ces deux chiffres, représentent l'énergie dissipée en lumière et chaleur.

L'entreprise de photographie du Soleil dont nous venons de parler est patronnée à la fois par l'Office de la Recherche navale et de la Force de l'Air, et elle est dirigée par Martin Schwarzschild, de l'université de Princeton. Le télescope a été fabriqué, en quartz et Invar — alliage nouveau — par la Perkin-Elmer Corporation.

On a peine à se figurer dans le grand public l'intensité et la variété des phénomènes qui se produisent, à partir du foyer solaire, dans la partie haute de notre atmosphère chargée d'en briser les rayons à notre bénéfice ! [2]

VIII

Les cratères de la lune

Avec le soleil, bien qu'à un degré bien moindre, la lune partage les sollicitudes des savants. Dans *Science et Avenir* de septembre 1957, Haroun Tazieff se pose la question suivante : *A-t-on éclairci le mystère des gigantesques cratères lunaires ?*

Si l'on examine de près une carte récente de la lune — j'en ai justement une sous les yeux, en écrivant ceci : par L. Rudaux, dans *Astronomie* (Larousse, Paris, p. 144), — on y remarque trois sortes d'indications : des *Cirques*, dont 184 ont reçu un nom, — des Mers, ayant aussi des noms, au nombre de 20, — et des montagnes portant pour la plupart des noms de nos chaînes de montagnes familières : Alpes, Apennins, Caucase, etc.

[2] La radio du 25 septembre a annoncé le lancer du ballon dont on vient de parler, pour photographier le soleil.

Ce qu'on appelle des cratères, dans l'article signalé, ce sont les *cirques* ; l'article emploie également cette expression. La raison en est la suivante : « Le volcan terrestre est en relief, le cirque, le cirque lunaire est en creux » (Pierre Puiseux).

Avant d'aller plus loin toutefois, certaines remarques sont à faire : 1° il ne s'agit, bien entendu, que de la face de la lune que nous voyons, car nous n'en voyons que la moitié au maximum et toujours la même face ; — 2° le nombre des cratères ou cirques est bien plus élevé que le chiffre indiqué ci-dessus, car on en a dénombré plus de 30.000, de toutes dimensions, allant de 200 mètres de diamètre à 220 km. ; — 3° les « mers » dont il est question dans la lune, ne sont pas des mers, car il n'y a dans notre satellite si poétique, ni eau, ni air, ni vie, ni la moindre verdure, mais une épouvantable stérilité de désert ; — 4° les montagnes ont été très facilement jaugées et mesurées, au moyen des ombres qu'elles projettent sous les rayons solaires, et l'on sait qu'il y en a qui atteignent jusqu'à 8.200 mètres de hauteur, ce qui, eu égard au volume de lune, est à proportion plus important que nos plus hautes montagnes terrestres.

Cela dit, revenons au problème de l'origine des *cratières* ou *cirques* lunaires. Il existe en gros trois explications communes : la première voit dans les cirques de véritables cratères de volcans ; — la seconde les explique par la chute de bolides sur la lune qui aurait été ainsi bombardée de telle manière qu'elle est criblée de trous circulaires.

Ces deux premières explications peuvent être valables pour un certain nombre de « cirques », et surtout pour les plus petits, mais sûrement pas pour tous et en particulier par pour les plus grands.

Pour l'auteur de notre article, le volcanisme et le météoritisme ne sont pas en mesure d'expliquer le fait capital, à savoir que « les soi-disant cratères lunaires ont un contour non pas circulaire, non pas elliptique, mais bien polygonal, et très souvent même presque parfaitement hexagonal ». Le grand spécialiste de la lune, Pierre Puiseux, écrivait déjà en 1908 :

— « La croûte solide de la lune a été constituée dans toutes ses parties par un assemblage de cases polygonales juxtaposées et imparfaitement soudées. »

En particulier, tous les grands cratères sont polygonaux. Pour expliquer cela il faut se rappeler certains sols *polygonaux* du Spitzberg, dont la constitution en « nids d'abeilles » est expliquée par le jeu alterné des températures très chaudes le jour et très froides la nuit. La lune est justement sujette à des sautes de température énormes : 100 à 150° le jour, et — 100° la nuit ! Rappelons-nous que la lune, sans eau, n'a subi d'érosion ni par les eaux, ni par les vents, qu'elle est donc restée telle qu'elle s'est figée, après la période initiale de formation, où elle était encore pour ainsi dire en fusion et malléable. Les parties extérieures étaient soumises au froid, les parties intérieures gardaient leur chaleur. Il s'ensuivait des craquellements énormes, que nos télescopes constatent et, à travers ces cassures, ou fissures, des « convections » de magma intérieur donnant naissance, au début, à d'immenses « cirques », puis avec le refroidissement progressif, à des cirques de moindre taille, jusqu'à l'arrêt complet de ces sortes de formation. Mais il est probable que tout cela ne se produisit pas sans que, finalement, lorsque la résistance des roches cristallisées fut devenue très grande, un puissant *volcanisme* ne se déchaînât, au sein même des cirques déjà produits, en sorte que les *pics centraux* que l'on remarque en un bon nombre d'entre eux, seraient le résultat de ces explosions volcaniques postérieures aux « convections » primitives de magma intérieur.

« C'est probablement pourquoi la surface entière de la lune est recouverte, comme l'astrophysique nous l'apprend, d'une couche de cendres volcaniques, ainsi que l'ont prouvé des analyses spectrales. »

Notre Terre a dû présenter, à l'origine, un aspect tout semblable, « lorsque les courants de convection superficielle s'y furent figés pour former la croûte primitive de notre planète. » Mais chez nous, des forces incessantes d'érosion ont sculpté le relief continental, dont les matériaux étaient du reste très différents de ceux de la lune, tandis que cette dernière est restée ce qu'elle était au terme de la période primitive de fixation de la croûte. Sa surface semble pulvérulente. Elle ne nous renvoie que 7 % de la lumière qu'elle reçoit du soleil. Elle doit être beaucoup plus intéressante à voir de loin que de près. Avis à ceux qui parlent d'y aller prochainement. Ils risquent fort d'être complètement déçus. Mais pourront-ils en revenir pour nous faire part de leurs impressions ?

IX

Un jugement sur le P. Teilhard de Chardin

Nous ne quitterons pas entièrement l'astronomie et ses visions grandioses, en citant, d'après *Nouvelles de Chrétienté* (Civitec) du 19 septembre, le jugement émis par M. l'abbé Paul Grenet, dans la *Vie diocésaine de Rouen* (16 et 30 août 1957), dans une étude intitulée : « *Grandeurs et faiblesses de la Cosmogonie du P. Teilhard de Chardin.* »

En effet, ce que l'auteur de cette étude souligne, avec grande raison, croyons-nous, c'est le décalage qui s'est opéré autour de nous, dans les objections de la science contre la Foi. Il y a là un point sur lequel nous avons déjà attiré l'attention, mais auquel il convient de revenir.

Au XIX^e^ siècle, on crut d'abord que la découverte de l'évolutionnisme ruinait le dogme de la Création. Puis on s'aperçut que tout ce qui évolue a commencé, que notre monde n'est par éternel, que le dogme de la Création peut et doit subsister même s'il y a évolution. Car une évolution qui n'aurait pas eu de commencement serait arrivée à l'infini. Toute la science astronomique actuelle tend à nous donner un « âge du monde », qui, s'il est considérable à l'échelle humaine : de 5 1/2 à 8 1/2 milliards d'années, est peu de chose dans l'éternité.

Mais une autre objection surgit de l'astronomie elle-même que l'abbé Grenet formule ainsi :

« Au XX^e^ siècle, si la science semble contredire le dogme, c'est davantage sur *la place de l'homme dans l'univers.* Le savant d'aujourd'hui a, sur l'immensité des galaxies, des notions si vertigineuses qu'il lui semble ridiculement prétentieux, d'une part, de penser que le Créateur de cette immensité s'intéresse spécialement au destin de l'homme, au point de le créer par un acte spécial et de le racheter par une spéciale inter-

vention ; d'autre part, d'attendre du Créateur un couronnement final de l'histoire humaine, qui ferait de notre race une réussite définitive. »

Nous serions donc le fruit du hasard et nous devrions mourir par nécessité sans laisser de traces.

Le P. Teilhard s'inscrit, comme nous tous, contre cette conclusion : l'homme tient à tout l'univers ; par lui l'univers tend vers son centre, qui est Dieu et marche vers l'unité.

Teilhard est dans la ligne du dogme catholique, lorsqu'il fait entendre que « l'homme, si minuscule que soit sa taille corporelle, est au-dessus de la totalité des galaxies par son esprit » et que « c'est l'esprit de l'homme qui achève la création matérielle en lui permettant de rendre gloire à Dieu. » S. Paul avait déjà dit que la création souffre des douleurs de l'enfantement aussi longtemps que n'est pas achevée l'intégration de l'homme en Jésus-Christ, premier-né de toute créature.

« C'est la théologie de S. Paul, dit l'abbé Grenet, qui est la toile de fond de la cosmogonie du Père Teilhard. »

Là-dessus, l'auteur résume la théorie de Teilhard en lui attribuant la découverte de la loi fondamentale et universelle de toutes les évolutions : la *loi de complexification*, en vertu de laquelle, lorsqu'une chose supérieure apparaît, c'est qu'une chose antérieure et inférieure est devenue plus complexe. En devenant plus complexe, elle est devenue plus centrée, plus unifiée. On passe ainsi des éléments aux corpuscules, des corpuscules aux cellules, des espèces inférieures aux espèces supérieures, des associations humaines primitives aux sociétés nationales, des nations à l'unification planétaire de demain, et finalement à l'unification de tous les hommes en Dieu, centre du monde et fin de toutes choses.

Le P. Teilhard, dans sa synthèse d'ensemble, fait appel à deux postulats : 1° toute réalité matérielle, si simple soit-elle, est déjà du psychique , 2° toute réalité sociale est encore du biologique.

Ainsi tout se tient. Depuis la mise en marche du foyer scolaire incandescent, qui brûle son hydrogène, jusqu'à la formation de la terre, et sur cette terre jusqu'à l'apparition de la vie, puis de la pensée, il y aurait continuité rigoureuse.

Mais admettre cette succession continue des êtres apparaissant dans le monde n'est pas suivre le P Teilhard dans ses affirmations sur la *continuité génétique* réelle de la matière à la vie et de la vie à la pensée humaine.

Evidemment, en présentant sous cette forme abrégée la théorie teilhardienne, en passant par dessus toutes ses explications scientifiques ou pseudo-scientifiques, nous la simplifions étrangement, mais nous ne croyons pas la trahir. Son exposé a été diversement apprécié par les spécialistes. Son « énergie radiale » et son « énergie tangentielle » ont été contestées par des mathématiciens. Mais ce qu'on ne peut lui refuser, c'est d'avoir invité les savants à sortir de leur spécialité, pour essayer d'embrasser l'ensemble des choses, pour donner à la pensée sa dimension réelle, qui n'est pas d'ordre spatial, mais qui n'en est pas moins plus vaste que tout ce qui est spatial. Il a essayé de dire à ses pairs, les savants d'aujourd'hui, que la science n'est pas neutre, que l'univers matériel n'est pas séparable de l'homme, et que l'esprit est fait pour triompher à la fois de l'espace et du temps.

Du point de vue théologique, on a fait au Père Teilhard plus d'une objection : il n'a pas suffisamment marqué les *étapes*, ni indiqué les *seuils*, ni rappelé les différences d'*ordre* entre la vie et la matière et entre la pensée et la vie, ni laissé au *surnaturel* sa place transcendante par rapport à la nature. A quoi il répond qu'il a voulu s'en tenir au « phénomène humain », qu'il s'est borné à un rôle descriptif ; mais ce n'est pas tout à fait vrai, car il s'est fait prophète de l'avenir humain, ce qui n'était plus de la description pure.

Les conclusions de l'abbé Grenet sont les suivantes :

— 1° Quand le P. Teilhard nous dit qu'il ne fait que « relier les phénomènes », il se trompe, car son principe de la préexistence de tout en tout, c'est de la philosophie, c'est le principe de Parménide revu par Anaxagore : « tout est dans tout ».

— 2° Il faut reconnaître que la *loi de complexification-centréité* est la loi de toutes les genèses et que le P. Teilhard a fait là une acquisition qui semble définitive ; mais il n'est aucunement nécessaire de la contaminer par le *panpsychisme* qu'il y a rattaché.

— 3° La synthèse nécessaire des sciences ne peut être assurée par l'une d'elles. Teilhard était biologiste. Il ne cesse de parler la langue de la biologie, mais il a le tort de tout ramener à la science particulière dont il est l'un des représentants. L'erreur est exactement la même quand on veut tout expliquer par la physique, ou la chimie, ou les mathématiques, ou l'astronomie. Aucune science particulière ne peut synthétiser l'être universel.

— 4° « Il est dommage qu'un savant catholique n'ait pas connu davantage la métaphysique catholique. Dommage que les métaphysiciens catholiques ne connaissent pas davantage les sciences de leur temps. La tâche entreprise par le Père Teilhard aurait eu, à cette condition, chance d'aboutir. »

Faudrait-il aussi, en raison des découvertes astronomiques récentes, conclure à la *pluralité des mondes ?* Il y a 80 ans, le P. Secchi, le célèbre directeur de l'Observatoire du Collège romain, écrivait qu'il est « absurde » de penser que notre terre soit le seul monde qui puisse être habité par des êtres vivants, si infime que soit le degré de leur vie. Mais ici nous raisonnons dans l'ordre des possibles, non dans celui des réalités actuellement constatées par la science positive.

X

La chirurgie dans l'ancienne Rome

C'est Pio Ciprioti qui, dans l'*Osservatore romano della Domenica* — toujours si bien illustré — du 1er septembre 1957 nous parle de la *Chirurgie dans la Rome antique*. Il le fait en utilisant la documentation considérable, réunie par le professeur Tabanelli, de l'Université de Milan, et qui s'est traduite en un volume édité par la *Minerva medica* de Turin.

Les Romains, comme nos contemporains, aimaient à faire des facéties sur les médecins et chirurgiens.

Martial par exemple a une épigramme dans laquelle il parle « d'un certain Diaulus qui, de médecin, était devenu fossoyeur » et dont il dit que « finalement, il commence à vider les lits d'une manière légitime ». On cite une épitaphe ainsi conçue : « Ci gît l'affranchi Evelpiste, qui vécut 27 ans, 4 mois et 11 jours, — les médecins l'opérèrent et le tuèrent. »

Il serait aisé de trouver d'autres épitaphes dans ce style. Si Martial cite plusieurs chirurgiens de son temps, il n'ose sans doute pas en dire du mal — car la diffamation écrite était punie de mort — mais il n'en dit jamais de bien. Nous apprenons cependant par lui que les chirurgiens d'alors savaient aussi bien que ceux d'aujourd'hui se spécialiser. Un Fannius était laryngologue ; un Eros, chirurgien esthétique ; un Alcone opérait les hernies et les fractures.

Que savons-nous en fait de la pratique de la médecine-chirurgie, à Rome ? Rien pour les premiers siècles : Pline a pu dire que les Romains vécurent sans médecins durant 600 ans. Mais à partir du IIIe siècle avant J.-C., il vint à Rome des médecins grecs. Les Romains se mirent donc peu à peu à cultiver l'art médical. Le médecin d'Auguste était Antonius Musa. La méfiance primitive des Romains envers les médecins grecs disparut peu à peu et ce fut un Grec, l'illustre Galien (138-211), héritier des grandes traditions d'Hippocrate, qui fut le médecin personnel de Marc-Aurèle et probablement de ses successeurs Commode, Pertinax et Septime Sévère. Les témoignages provenant des fouilles archéologiques ont confirmé et précisé les données littéraires au sujet de l'art médical.

Sachons donc qu'il existait déjà des hôpitaux ou infirmeries, qu'on appelait *valetudinarium* au singulier, — un mot qui se trouve notamment dans Celse et dans Sénèque. De tels établissements existaient donc au temps d'Auguste, puisque Celse écrivait alors. Il y en avait dans les camps des légions, et dans les grandes propriétés agricoles. En outre, il y avait des postes de secours auprès des arènes et des lieux de compétitions sportives. On ignore toutefois s'il y avait des hôpitaux pour la population civile, jusqu'au jour où la communauté chrétienne commença à s'organiser pour la pratique de la charité — à partir de l'an 80, sous le pontificat de S. Clet. On connaît au contraire des hôpitaux militaires entre le Ier et le IIIe siècle de notre ère, surtout dans les territoires situés aux confins de l'Empire, en Germanie, Autriche, Hongrie. Ces édifices ont un plan qu'on ne peut confondre, avec des files de salles alignées le long d'une cour et comportant des dispositions particulières. Par contre, on n'a que rarement découvert des habitations de médecins ou chirurgiens. Parmi celles qu'on connaît, il y en avait au moins deux ou même plus à Pompéï, et une aux *Aquæ helveticæ* (Baden-Baden).

Mais ce que les fouilles archéologiques ont livré en quantité appréciable, ce sont des instruments de médecine, soit en fer, soit en bronze : bistouris, scalpels, lancettes pour les saignées, sondes de formes et dimensions diverses, pinces, crochets, cuillers, aiguilles, thermocautères, ventouses, forceps, agrafes, miroirs, trépans, et la plupart du temps ces instruments sont d'une perfection comparable à celle de nos jours. L'usage que l'on en faisait a été parfois décrit en détail soit par Pline l'Ancien, soit par Cornelius Celse.

D'autre part, la peinture et la sculpture nous montrent aussi parfois en acte l'utilisation de ces instruments.

Un exemple frappant en est donné par une peinture de Pompéï représentant une opération pratiquée sur le légendaire Enée. L'illustre guerrier troyen est debout, comme il convient à un héros. Il est appuyé sur sa lance, et ses yeux considèrent la déesse Vénus qui lui apporte un rameau du divin dictame, plante aromatique destinée à apaiser la douleur. Auprès d'Enée se tient son fils Ascagne, qui pleure parce que son père a été blessé. Le médecin Iapis, qu'Apollon en personne, selon la légende, avait instruit de son art, est accroupi devant Enée, et avec des instruments appropriés, il extrait de sa cuisse droite, un éclat de flèche qui y était resté fixé.

On trouve encore un exemple de sculptures médicales, dans une très belle section de la fameuse colonne Trajane, à Rome, car on y représente des soldats blessés et en traitement. D'autres bas-reliefs surtout sur des sarcophages représentent encore des chirurgiens ou des médecins à l'œuvre, ou plus simplement des instruments de chirurgie.

Une bonne partie de l'ouvrage du professeur Tabanelli est consacrée aux constatations d'ordre médical que l'on a pu faire dans les fouilles de Pompéï. On y a trouvé, en effet, des cadavres, conservés dans la cendre volcanique et dont on a pu étudier les ossements avec précision. On a vu ainsi qu'un certain nombre de ces cadavres étaient ceux de personnes malades qui n'avaient pu fuir à temps la catastrophe. Mais ce qui était particulièrement émouvant, c'était de deviner que certains cadavres étaient ceux de gens bien portants, mais qui avaient volé au secours des malades. Des parents n'ont pas voulu se séparer de leurs enfants infirmes et ont trouvé la mort dans l'exercice de leur dévouement. On a même découvert le cadavre d'un médecin-chirurgien reconnaissable aux instruments de son métier, et on est en droit de supposer qu'il s'était porté au secours des sinistrés, quand il trouva la mort lui-même.

Comme le note l'*Osservatore*, à propos de ces individus dévoués :

« Ils observèrent, peut-être sans s'en rendre compte, le « *mandatum novum* » qui avait été, peu d'années auparavant, annoncé au monde ; et pour cette raison la mort, pour eux, a pu se changer en vie ! »

XI

Le bimillénaire de Cicéron

C'est en 43 avant Jésus-Christ, il y a exactement 2.000 ans que Cicéron subit la mort avec courage, ce qui a fait dire à Tite-Live, dans un fragment conservé par Sénèque-le-rhéteur : « Il ne sut affronter aucune contrariété d'une manière digne d'un homme, excepté la mort. »

Il était naturel que les Latins voulussent marquer le bimillénaire de cette mort. Dans l'*Osservatore romano della Domenica*, du 8 septembre, Renato Laurenti nous parle du grand orateur romain. L'article a pour titre : *En l'anniversaire*

bimillénaire : où naquit Cicéron ?

Mais avant de présenter les arguments opposés des latinistes et des archéologues sur le lieu de la naissance de Cicéron, Renato Laurenti le caractérise excellemment.

Cicéron, dit-il en substance, voulut être un Romain. Il fut pénétré de la grandeur romaine. Il prit cette grandeur telle qu'il la comprenait comme la mesure de toutes choses. Rome et ses institutions, son droit, ses croyances, ses plendeurs, étaient pour lui le sommet des choses humaines.

Il avait formé le rêve de vivre pour l'Etat romain. Dès que son talent d'orateur lui en eut ouvert les voies, il entra dans la politique. Il y joua un rôle actif aussi longtemps que les circonstances le lui permirent, et quand il fut contraint de s'en retirer, ce fut pour s'adonner à des méditations et des études sur les « choses romaines ».

Il composa alors la plupart de ses livres, qui, pour nous, l'emportent sur ses plaidoiries. Il traita « de la République » — des « Devoirs », — de « la nature des dieux ». Il composa ses célèbres *Tusculanes* et son traité « *De Finibus* ».

En tout cela, comme penseur, il est sans originalité ; il se rattache presque servilement aux courants de son époque. Il est disciple de Posidonius et de Panétius de Rhodes. C'est à ce dernier qu'il emprunta la substance de son « *De Officiis* ». Seulement, il a su donner à ce qu'il empruntait à ses maîtres une majesté, une ampleur d'expression, une fermeté de style, qui lui ont assuré une influence prodigieuse. N'oublions pas que de très grands génies chrétiens, un Augustin, un Jérôme, pour ne citer que ceux-là, ont nourri pour Cicéron un véritable culte.

On a beau dire qu'à la longue, ce style est monotone. Il est trop régulièrement éloquent et ciselé. Mais c'est un défaut qui n'est pas à la portée de tout le monde. Cicéron restera le type achevé du prosateur latin. Il serait toutefois injuste de ne voir en lui qu'un styliste. Un historien moderne a fort bien dit de lui :

> « Cicéron a répandu et rendu familiers ces principes d'égalité humaine et d'appel à une loi rationnelle et naturelle, qui sont le critère de valeur du droit positif et qui devaient, en s'alliant à la pensée chrétienne, exercer l'action la plus puissante... De plus il a donné une expression à ce concept hellénistico-romain d'*humanitas* qui était destiné à avoir une très vaste influence sur l'idéal de l'ère moderne. »

Quelles qu'aient été ses lacunes et ses insuffisances, on ne peut nier qu'il soit à ranger parmi les grands éducateurs du sentiment humain.

Mais où donc exactement naquit Cicéron ?

Grande discussion à ce sujet entre les latinistes et les archéologues. Deux villes voisines se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour : Arpino et Sora. On est communément d'accord pour le faire naître à *Arpinum*, actuellement Arpino, mais les habitants de Sora prétendent que sa maison natale est actuellement sur leur territoire.

Mais d'abord où se trouve Arpino ? Prenez une bonne carte d'Italie, cherchez au nord de la Campanie, l'embouchure du Liris, qui se nomme de nos jours le *Garigliano*, rendu célèbre par un exploit de notre Bayard. Remontez ce petit fleuve côtier, jusqu'au point où il porte encore le nom de *Liri*, qui rappelle son nom latin de *Liris*. Vous êtes là dans les vallées de l'Apennin, à l'est des monts Herniques. Il paraît que la maison natale de Cicéron se trouverait au confluent de la rivière Fibreno et du Liri. Ce confluent revêt la forme d'une île. Dans cette île, s'élève l'église de San Domenico di Foligno, un martyr du XI[e] siècle. C'est une belle construction romane, flanquée d'une abbaye. Là résident les PP. Cisterciens de Casamari. Des fouilles récemment entreprises par les Pères ont confirmé que l'église s'élève sur les assises d'une construction romaine. Mais qu'était cette construction ? Un temple ou bien la maison natale de Cicéron ? Les latinistes et les archéologues, à l'occasion du bimillénaire, ont repris, sur ce point d'antiques contestations.

Les latinistes assurent que ces pierres appartenaient à la maison de Cicéron. Ils citent, pour le prouver des passages de ses œuvres, décrivant les lieux où s'élevait sa demeure paternelle. L'orateur, en effet, rappelle, avec une gratitude pieuse, les travaux d'embellissement faits par son aïeul, puis par son père, et complétés par lui-même, grâce aux indications de son ami Atticus, qui se trouvait alors en Epire.

Mais les archéologues protestent : de telles pierres, selon eux, ne peuvent être celles de la maison de Cicéron, elles sont trop somptueuses, elles ont servi de fondement à une imposante construction. Cicéron parle de sa maison natale, comme d'un édifice « rustique ». Cette maison devait se trouver plus en arrière, en dessous d'Arpinum, au lieudit Carnello, où le Fibreno forme également une île. En marge de cette discussion, il y a un petit conflit politique. Si la maison natale de Cicéron se trouvait à St-Dominique, Cicéron aurait été originaire de Sora et non d'Arpino. On a bien essayé, au début du siècle, de concilier les deux thèses, en soutenant que ce lieu — St-Dominique — appartenait jadis au territoire d'Arpinum, mais qu'il est de nos jours sur le territoire de Sora. Mais cet essai n'a pas réussi. Une chose est sûre, c'est qu'on appelait couramment — par ironie à vrai dire — Cicéron : l'*Arpinate*. Catilina en faisait des gorges chaudes.

Les Pères cisterciens, avec l'autorisation de la Surintendance des Antiquités romaines, ont poursuivi les fouilles. Selon eux, leur église n'est pas élevée sur un temple païen, mais bien sur une villa romaine, bâtie en blocs équarris — *quadratum saxum*. Ce genre de construction était courant, au temps de la République romaine. Au reste, l'église de St-Dominique est en grande partie construite en pierres semblables.

D'autre part, Cicéron parle d'une maison qu'il appelle *Amaltheum* et qui renfermait une collection de tableaux et de livres. Mais justement, au nord-ouest de l'église St-Dominique, on remarque les bases d'un petit édifice que rien ne nous interdit de considérer comme l' « Amalthion » de Cicéron. Celui-ci l'avait fait élever d'après les indications d'Atticus qui en avait un du même nom et destiné au même objet.

Les archéologues ne sont pas convaincus. Ils rappellent que la même incertitude a existé pour la maison natale d'Ovide, que l'on confondit avec les restes d'un temple. Ils insistent pour que l'on

situe la maison natale de Cicéron à Carnello. A quoi les latinistes répliquent : Il est exact que le Fibreno forme une île également à Carnello, mais Cicéron précise que près de sa maison, le Fibrenus se jetait immédiatement — *statim* — dans le Liris, alors que Carnello est à 2 kilomètres en arrière. Que Cicéron ait voulu embellir sa maison natale, en faire quelque chose d'imposant, ses lettres à Atticus en témoignent, spécialement quand il parle de recevoir son ami chez lui. Il tient à lui faire honneur. Il avait donc confié à des artistes de Rome le soin d'accomplir les grandioses travaux qu'il désirait et il les suivait de loin, par lettres quand il ne pouvait les surveiller de près lui-même.

Nous savons d'autre part que cette villa de Cicéron passa après lui à d'importants personnages, tels que Virgile, Martial, et surtout Silius Italicus, non le plus illustre des trois, mais le plus riche et le plus fastueux. Enfin, les cisterciens ont relevé une inscription sur laquelle on lit clairement les mots *Hilarus libertus*. Or, tous les cicéroniens savent que cet Hilarus était un affranchi de Cicéron qui lui servait de bibliothécaire — *librarius*. A l'occasion il remplissait aussi les fonctions de secrétaire et de courrier de confiance.

Entre Carnello et St-Dominique, il est malaisé de choisir ! Sora contre Arpino ! Les Pères cisterciens semblent bien avoir opté. Il se pourrait que St-Dominique, où ils voient la maison natale de Cicéron ait appartenu à Arpinum, en ces temps lointains, bien qu'il soit actuellement de Sora.

XII

Bergson est-il mort catholique ?

Pour terminer cette Causerie, nous voudrions répondre au désir d'un de nos lecteurs qui nous demande des précisions sur la « conversion » du philosophe Henri Bergson. Un tel sujet étant capable d'intéresser tout le monde, nous le traiterons ici sommairement.

Il existe, sur l'évolution religieuse de Bergson, un témoin de marque qui sait ce qu'il dit, parce qu'il le tient de première main, c'est le philosophe M. Jacques Chevalier. Il a écrit à ce sujet à plusieurs reprises, et notamment dans un livre sur Bergson, publié chez Plon, en 1926, mais dont la dernière édition est de 1948. Bergson avait entièrement revu, annoté, corrigé et complété de sa main, le texte de cet ouvrage. M. Chevalier a repris le même sujet dans un chapitre de son livre *Cadences II* (Plon, 1951) avec le titre : « Comment Bergson a trouvé Dieu », p. 70-88. Enfin, il a publié en 1954, toujours chez Plon, une brochure de 80 pages, qui a pour titre *Bergson et le P. Pouget*, avec préface de F. Mauriac.

C'est de cette brochure que nous voudrions donner un aperçu rapide.

M. Jacques Chevalier entend y relater, dans le dernier détail, et avec une exactitude irréfutable, l'entrevue mémorable qu'il eut le bonheur de ménager entre l'illustre philosophe, Henri Bergson, et le religieux lazariste, le P. Pouget, pour qui il éprouvait, comme tous ceux qui l'avaient approché, la plus vive admiration. L'entrevue eut lieu, en effet, le 12 février 1933, au domicile de Bergson, à l'occasion de la remise de la Légion d'honneur, par Bergson à Jacques Chevalier, alors professeur à l'Université de Grenoble. Le P. Pouget était, selon ses propres paroles, « au bord de la tombe ». Ce fut pour lui un effort pénible que de se rendre chez Bergson. Il y vint cependant et la brochure que nous analysons rapporte en son entier la conversation qui eut lieu entre Bergson et le P. Pouget.

A cette date de 1933, Bergson avait déjà beaucoup évolué. Il était parti non d'une négation, mais d'un doute radical sur la vérité des choses et d'un désir profond de la serrer de près, avec une rigueur et une précision extrêmes. Après 25 ans de réflexion, il avait « trouvé Dieu », ou, comme le précise M. Chevalier, « Dieu l'avait trouvé ». Il se trouvait donc au seuil du christianisme. Et comme J. Chevalier le lui faisait remarquer, il rectifia de lui-même : « Beaucoup plus qu'au seuil ». Mais il lui restait « à franchir le pas ». Et, déclare encore J. Chevalier, « c'est sa rencontre avec le P. Pouget qui lui permit de le franchir. »

Cette évolution s'était déroulée de 1907 à 1932. Il faudrait relier entre eux les ouvrages célèbres qui marquèrent la carrière de Bergson : *Données immédiates de la conscience* (1889), — *Matière et Mémoire* (1897), — *L'Evolution créatrice* (1907) [3], pour reconstituer la marche de sa pensée, qui, en partant de la « religion de la science », alors si commune dans le monde intellectuel, l'avait conduit au mystère de l'esprit.

Parlant lui-même, à J. Chevalier, de son livre sur l'*Evolution créatrice*, il disait :

> « Ce livre déjà, plus nettement que tout ce qui était intervenu auparavant, m'avait mis sur la voie, en me faisant comprendre que la vie est le grand mystère. Cependant, je ne me rendais pas compte encore du point où cette découverte devait me conduire. Vous l'avez vu avant moi. Vous avez vu plus clairement en moi que moi-même — (car votre livre est antérieur aux *Deux Sources*) [4] —. Vous avez discerné avant moi où tendait ma doctrine et où je tendais moi-même, la voie où j'étais engagé, et le point où je serais conduit : parce que nos esprits et nos âmes étaient accordés... »

Tout cela s'était produit peu à peu, mais le grand coup avait été frappé par *la lecture des mystiques.*

> « La manière dont j'ai trouvé Dieu, disait-il lui-même, ou, peut-être, la manière dont Dieu m'a trouvé ? Il n'y a pas eu, chez moi, conversion au sens d'illumination subite. J'y vins peu à peu. Et cependant, il y eut un déclenchement : ce fut la lecture des mystiques. »

Comprenons bien ce qui se passe alors dans Bergson. Il est le philosophe de l'intuition, en opposition aux raisonnements abstraits. Il ne donne sa confiance *qu'à l'expérience intuitive*. Or, les mystiques sont avant tout des intuitifs ; non pas des raisonneurs. Ils « vivent » Dieu. Ils le sentent par la foi présent et agissant en eux. Et cela non en passant, à la légère, au hasard, mais d'une façon continue, habituelle. Rappelez-vous la formule de S. Jean de la Croix, recommandant d'avoir

[3] Nos lecteurs n'oublieront pas que ces trois ouvrages, qui marquent le point de départ et les premiers cheminements de Bergson vers la vérité religieuse, sont au catalogue de l'*Index*.

[4] La première édition du *Bergson* de J. Chevalier était de 1926, — les *Deux Sources* de Bergson sont de 1932.

« une attention habituelle, aimante et paisible à Dieu présent au plus profond de l'âme. »

Pour un Bergson, les mystiques prolongent le courant spirituel lancé à travers la matière. Ils révèlent que c'est l'Amour qui a tout fait et que tout se ramène au devoir de l'amour.

Bergson lut d'abord M^me^ Guyon, mais il constata sans peine qu'elle paraissait trop penser à soi dans son union avec Dieu. En sens inverse, il lui répugnait de s'attacher à un Plotin ou aux mystiques de l'Inde, qui, pour ne plus penser à soi, se perdent et s'absorbent en Dieu. Seuls, les grands mystiques catholiques : S. Paul, Catherine de Sienne, François d'Assise, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, conquirent sa confiance.

Ce fut par eux, peu à peu, qu'il vint au catholicisme. Il lui restait pourtant quelques difficultés qu'il soumit à J. Chevalier. Celui-ci les exposa à son tour au P. Pouget, et rapporta ses réponses à Bergson. Mais les messages indirects de cette nature ne valent pas la présence directe. Et c'est pourquoi l'entrevue du 12 janvier 1933 devait avoir une si grande importance. Et ce ne sont pas tant les paroles qui furent échangées en cette circonstance qui furent efficaces que le contact lui-même. Comme le dit M. Chevalier parlant de Bergson :

« En présence de cet homme extraordinaire qu'il avait devant lui, il éprouvait une *impression* semblable à cette action de présence qu'exercent, dans les faits de catalyse, certains corps doués de la propriété mystérieuse de provoquer ou d'empêcher une réaction sans modifier les substances. »

Il faut lire, dans la brochure de J. Chevalier, la teneur littérale de l'entretien entre le P. Pouget et Bergson. Cela ne peut se résumer. Disons seulement que Bergson proposa ses doutes sur l'enfer, sur le péché originel, sur la présence réelle dans l'eucharistie. Sur ce dernier point, le philosophe disait :

« Je ne comprends pas bien...

— Ni moi non plus, monsieur Bergson. Mais le Christ nous l'enseigne. Le Christ qui est, vous l'avez dit, plus qu'un homme. J'ai de bonnes raisons de croire au Christ et à son Eglise (et vous aussi, je le vois). Alors, je crois ce que le Christ et l'Eglise m'enseignent, même quand cela passe mon intellect... »

Telle est bien la foi en effet : croire à la parole du Christ, même sans tout comprendre.

A quoi, Bergson répondit avec ferveur :

— « Ah ! mon Père, comment vous remercier d'être venu, comment vous dire à quel point vous m'avez éclairé. Votre parole nous transporte si haut !... »

Quel fut le résultat final des réflexions et des consultations de Bergson, c'est ce que son testament va nous dire. Le texte intégral et authentique de ce testament a été publié par son exécuteur testamentaire, Floris Delattre, dans la *Revue philosophique* (1941, p. 136). J. Chevalier l'a reproduit dans son *Bergson*, p. XV, dans *Cadences II*, p. 80, note, et enfin dans la brochure que nous venons de parcourir : *Bergson et le P. Pouget*, p. 78 :

« Mes réflexions m'ont amené de plus en plus près du catholicisme, où je vois l'achèvement complet du judaïsme Je me serais converti, si je n'avais vu se préparer depuis des années (en grande partie hélas ! par la faute d'un certain nombre de Juifs entièrement dépourvus de sens moral) la formidable vague d'antisémitisme qui va déferler sur le monde. J'ai voulu rester parmi ceux qui seront demain des persécutés. Mais j'espère qu'un prêtre catholique voudra bien, si le cardinal-archevêque de Paris l'y autorise, venir dire des prières à mes obsèques. Au cas où cette autorisation ne serait pas accordée, il faudrait s'adresser à un rabbin, mais sans lui cacher et sans cacher à personne mon adhésion morale au catholicisme, ainsi que le désir exprimé par moi d'abord d'avoir les prières d'un prêtre catholique. »

Ce testament était daté du 8 février 1937. Notons que la mort ne survint que le 3 janvier 1941. Le vœu du philosophe fut exécuté. M. J. Chevalier en a eu l'assurance à la fois du cardinal Suhard et de la fille de Bergson. Un prêtre catholique, le chanoine Lelièvre, de Neuilly, à défaut de celui qui avait été désigné, mais qui était mort dans l'intervalle, vint dire les prières de l'Eglise sur l'homme qui peut être considéré, selon le mot de J. Chevalier, comme ayant reçu « le baptême de désir ».

Dans le texte du testament ci-dessus, il y a une incise entre parenthèses. La lettre de notre correspondant, nous demandant de mettre au point tout cela, ne comportait pas cette incise. Or, nous dit catégoriquement M. J. Chevalier, « cette phrase n'est pas comme on l'a prétendu, une interpolation, mais il est vrai que le testament de Bergson a été maintes fois reproduit sans la parenthèse, qui figure effectivement dans le texte olographe écrit entièrement de la main du testateur. »

Et J. Chevalier ajoute :

« Au reste, Bergson m'en avait longuement expliqué la teneur, dans un entretien du 29 octobre 1933, pour répondre à la question que, la veille même, à Londres (après une conférence de moi sur la survie à laquelle assistaient Paul Hazard et Joseph Malègue) m'avait prié de lui poser Georges C..., attaché à la légation égyptienne : amené au seuil du catholicisme par l'action de Bergson, il y était arrêté par le fait que Bergson n'avait pas franchi le seuil. Les explications que me donna Bergson, et dont je transmis fidèlement la substance à mon interlocuteur de la veille, le décidèrent, selon le conseil de Bergson lui-même, « à franchir le seuil ».

Ainsi, non seulement Bergson s'était converti en son cœur au catholicisme, mais il y poussait les autres.

Enfin J. Chevalier dit encore que, dans un codicille de son testament, en date du 9 mai 1938 (publié dans *Le Monde* du 19 mai 1954), Bergson nomme au premier rang des « amis » auxquels il devra être fait appel pour défendre sa mémoire : « Le Roy, Chevalier... »

C'est donc pour « défendre » cette mémoire qui lui est restée si chère, que M. J. Chevalier n'a cessé de proclamer que Bergson se convertit au catholicisme, dans les conditions qu'on vient de dire.

L. CRISTIANI.

P. S. — *Nous aurons sûrement à parler, dans une prochaine Causerie, du « Satellite » et de l'ouverture de ce qu'on nomme, avec emphase et un peu d'exagération, « l'ère interplanétaire » au 4 octobre 1957.*

L. C.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Mgr Antonio PIOLANTI. — **Il Mistero della communione dei Santi nella rivelazione et nella teologia.** — In-8 de XIV-810 p., 3.500 lire ou 3.360 fr. — Desclée et Cie, Rome et Paris.

L'activité théologique de Mgr Piolanti, que le Saint-Père vient de nommer Recteur de l'Université pontifical du Lateranum se manifeste une fois de plus dans une étude de grande importance, *Le mystère de la communion des saints.* Les lecteurs de l'*Ami* connaissent déjà plusieurs ouvrages importants de Mgr Piolanti, *De sacramentis* et *De Novissimis,* dans le cours de théologie dogmatique publié en collaboration avec S. Exc. Mgr Parente (*Ami,* 1948, p. 174) ; paru plus récemment, *Le mystère eucharistique* (*Ami,* 1955, p. 405) et, dernièrement, *Les sacrements* (1957, 184). Ces volumes, d'une haute valeur théologique, ne représentent cependant qu'une partie des travaux déjà publiés par le savant auteur, soit personnellement, soit en collaboration avec d'autres professeurs.

Le mystère de la communion des saints comble une lacune : nous n'avons pas encore un véritable traité de ce mystère, ordinairement abordé, dans les ouvrages des maîtres et dans les manuels classiques, à propos d'autres questions, le plus souvent dans le *De novissimis,* en raison des suffrages pour les défunts ou encore dans l'étude du *Corps mystique.* Ici, nous sommes en possession d'une étude directe, développée selon toutes les règles de la méthode théologique.

Le titre en indique le sujet : la révélation du mystère, sa synthèse théologique.

Révélation et mystère impliquent un dogme de la foi; ce dogme est exprimé par l'article du symbole : « je crois la communion des saints ». Il était donc naturel que P. place au début de son étude « l'origine historique de l'article du symbole des apôtres et sa signification littérale ». S'arrêtant au sens d'une communion entre les membres de l'Eglise, sans exclure la participation aux mêmes biens spirituels, l'A. estime que l'addition de l'article au symbole s'est faite au Ve siècle, alors que les invasions des barbares obligèrent les chrétiens à resserrer entre eux les liens d'unité et de charité les unissant dans l'Eglise, corps du Christ.

Bien que l'expression *Communio Sanctorum* soit ignorée de l'Ecriture, le théologien peut et doit y retrouver les éléments du dogme. Déjà, malgré certaines apparences contraires, l'A. T. en esquisse les premiers linéaments : lien de solidarité entre tous les hommes qui, en Adam et dans le Christ annoncé, sont unis dans une commune destinée ; participation aux biens spirituels, qu'en raison de cette solidarité, les hommes peuvent échanger entre eux par la prière, les bonnes œuvres et l'appel des bénédictions célestes ; enfin, outre ces relations qui se développent sur le plan « horizontal ». rapports d'interdépendance entre le ciel et la terre, dans le plan « vertical ». Sous ce dernier aspect, la communion des saints n'apparaît que tardivement entre vivants et défunts ; mais l'angélologie de l'A. T. montre déjà l'intérêt des anges pour les hommes, leurs interventions pour les récompenser ou les punir et les prières adressées par les hommes aux esprits bienheureux.

La pleine révélation de la communion des saints est l'œuvre du N. T. L'esquisse tracée dans l'Ancien prend ici des traits plus nets et en quelque sorte définitifs. On peut les grouper sous trois chefs : solidarité unissant tous les rachetés, échange des biens surnaturels entre les personnes ; personnes pratiquant entre elles cet échange. — Trois notions mettent en relief la solidarité : le royaume de Dieu, notion propre aux synoptiques ; la vigne et les sarments, notion propre à S. Jean ; le Corps mystique, propre à S. Paul, nonobstant d'autres symboles de la réalité sociale de l'Eglise, comme Temple, Pain mystique, Epouse du Christ. C'est surtout par le symbole du corps que nous pouvons comprendre l'échange des biens surnaturels, dont la condition est double : solidarité des hommes dans le Christ et réversibilité des mérites du Rédempteur, solidarité et réversibilité dont le principe est la charité. Le N. T. enfin fait connaître les personnes participant à la communion des saints, vivants de la terre, anges et saints du ciel, défunts dans l'au-delà.

Tel est le thème repris et développé dans la Tradition : un abondant florilège de textes fait connaître la pensée des Pères apostoliques (S. Clément de Rome, S. Ignace d'Antioche, S. Polycarpe, la Didachè, Hermas), des apologistes du IIe siècle (S. Justin et S. Irénée), des Pères du IIIe siècle (Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien, S. Cyprien), de ceux du grand siècle (S. Athanase, Eusèbe de Césarée, S. Cyrille de Jérusalem, S. Epiphane, S. Ephrem, S. Hilaire de Poitiers), des Cappadociens, de S. Jean Chrysostome, des Latins (S. Ambroise, S. Victrice de Rouen, S. Jérôme). S. Augustin et S. Cyrille d'Alexandrie sont étudiés à part et c'est par les derniers auteurs de l'âge patristique, S. Léon le Grand, S. Grégoire le Grand et S. Jean Damascène que se clôt l'enquête commencée à l'âge apostolique.

La seconde partie de l'ouvrage en forme la synthèse doctrinale. La signification exacte de « *Communio Sanctorum* », déduite de l'Ecriture et de la Tradition, amène P. à préciser les fondements du dogme. Dieu, dans sa bonté inépuisable, est la source où s'origine la communion des saints ; le Christ en est le centre ; l'Esprit-Saint, l'animateur ; la hiérarchie ecclésiastique, le principe réalisateur ; la grâce et la charité, les causes formelles et l'Eucharistie, symbole et cause de l'unité de l'Eglise, la réalisation suprême.

En ce qui concerne les biens de la communion des saints, il faut, en premier lieu, marquer la contribution du Christ par les sacrements : baptême, confirmation, eucharistie et pénitence. Sur ce dernier point, souvent méconnu des auteurs, l'A. insiste avec raison et invite à considérer trois vérités : la faute de chaque fidèle est un mal pour toute l'Eglise ; toute l'Eglise concourt au salut du pécheur ; enfin, la conversion des pécheurs enrichit l'Eglise d'un bien réel. C'est par sa liturgie que l'Eglise apporte sa contribution à la communion des saints : les actes liturgiques nous dévoilent les mystères qu'ils recouvrent : le Christ, prêtre principal ; l'Eglise, dispensatrice des choses saintes ; le prêtre, ministre visible du Christ et de l'Eglise ; les fidèles ministres par participation. Mais, dans la participation aux biens spirituels, la liturgie a une efficacité bien différente selon les dispositions des personnes participantes.

Sans insister sur la prière, dont l'efficacité ne peut être niée (encycl. *Mystici Corporis*), Mgr P., rappelle quelle peut être la contribution des fidèles ; il la situe principalement dans le mérite, non de justice qu'il est impossible d'appliquer à autrui, mais de convenance. La satisfaction en justice peut, au contraire, être appliquée à autrui et aux défunts, ainsi que les indulgences.

Pour déterminer les bénéficiaires de la communion des saints, on doit d'abord considérer les membres de l'Eglise militante, de l'Eglise souffrante, de l'Eglise triomphante, puis étudier les rapports de ces membres entre eux. Tout d'abord, les suffrages des vivants pour les morts et, par réciprocité, l'intercession des âmes du purgatoire pour les vivants. L'A. adopte une opinion chère aux personnes pieuses et fréquemment défendue dans l'*Ami :* les âmes du purgatoire peuvent

prier et prient pour nous. En élevant nos regards vers les membres de l'Eglise triomphante, les anges nous apparaissent comme des gardiens fidèles, qui ont droit à notre vénération ; les saints intercèdent pour nous et attendent notre culte et notre invocation. Enfin, il n'est pas douteux que les saints prient pour les âmes du purgatoire et que celles-ci ne manquent pas de les invoquer.

Telles sont les grandes lignes de ce monumental traité sur « Le Mystère de la communion des saints », d'une richesse doctrinale hors de pair et d'une documentation pour ainsi dire exhaustive. La lecture du texte italien est facile ; mais nous sommes persuadé qu'un résumé en langue française de ce beau travail trouverait une large audience chez nos compatriotes.

A. M.

Joseph AUBRY, salésien. — **Nazareth, rédemption de la famille et du travail.** — 96 p. (11,5 × 15,5), 200 fr. — Paris, Editions Fleurus, 1957.

Cet opuscule, sérieusement travaillé, montre avec beaucoup de pénétration, en s'appuyant sur la Bible et sur la réflexion théologique, comment la Sainte Famille de Nazareth a, par son exemple et ses mérites, ramené l'institution de la famille et l'obligation du travail à la pureté du plan primitif du Créateur, tel que celui-ci l'avait établi avant le péché originel. Sur ce sujet très important et très actuel, nous ne connaissons pas d'ouvrage spécial aussi suggestif que celui-ci. Et c'est ce qui nous engage à souhaiter quelques légères améliorations et à les indiquer en vue des futures éditions.

L'auteur a un faible pour des écrivains très récents, tels que Claudel, Guitton, Lacroix, et surtout Péguy, dont la valeur littéraire n'est pas en cause ici, mais dont la maîtrise doctrinale, surtout pour le dernier nommé, ne mérite pas tant de considération. Le P. A. admet aussi certaines expressions à la mode, mais assez équivoques, nous parlant de la « noblesse infinie du travail » matériel qui « prolonge les gestes créateurs » de Dieu (p. 66) : même au sujet du travail de Jésus *charpentier*, il n'y a pas lieu de parler de « création prolongée ». L'insistance mise (p. 80) à affirmer que, « tout travail » quand il est fait dans une famille chrétienne est un « saint travail » et qu' « il s'agit d'aller à Dieu, ...de se sanctifier dans et par ces occupations quotidiennes, et non en dehors d'elles et encore moins malgré elles », ne tient pas assez compte de la leçon donnée par Jésus à Marthe, ni des éloges et même de la préférence donnés par l'Eglise à la vie purement contemplative, laquelle n'est ni une « évasion », ni une « tentation » ; les correctifs apportés à la fin de l'ouvrage n'atténuent pas suffisamment ce que ces formules ont de trop absolu. Notons encore qu'en maints passages de cet ouvrage, on laisse clairement entendre que toute la responsabilité du manque de sainteté dans l'ouvrier est imputable à ses exploiteurs ; même si, comme il est fort souhaitable, la race de ceux-ci s'éteignait, il resterait encore à l'ouvrier toutes les suites du péché originel et toute la pente aux péchés personnels qu'il lui faudrait vaincre pour aspirer à vivre saintement. Indiquons enfin que l'argument donné p. 32, voulant prouver que saint Joseph était le chef de la Sainte Famille (ce qui est indiscutable) du fait qu'il a reçu l'ordre de lui donner le nom de Jésus, est assez faible ; car Marie a reçu exactement le même ordre (Luc, I, 31) et que c'est explicitement à cet ordre donné *à Marie* que se réfère le récit de la circoncision et de l'imposition du nom de Jésus (Luc, II, 21) en disant que « ce nom avait été indiqué par l'ange *avant* la conception » de Jésus ; or c'est assez longtemps *après* cette conception que Joseph reçut en songe un ordre identique (Mtt., I, 21) dont le bref récit de la circoncision ne parle pas.

Nous nous excusons d'avoir justifié un peu longuement ces remarques critiques. Répétons que l'ouvrage est bon, qu'il est éclairant et qu'il est appelé à faire un bien considérable, auquel ne nuira pas la mise au point de quelques aperçus ou formules faciles à amender.

Vocation Cistercienne. « La Trappe et son Mystère », par « Un Moine de N.-D. de Timadeuc ». 52 p. (12 × 19), 300 fr. — Même Abbaye, par Bréhan-Loudéac (Morbihan), 1957.

Cette brochure voudrait toucher principalement « les membres de nos familles et nos amis, nos frères du sacerdoce aussi : il est si douloureux à un moine, qui a entrevu la grandeur de sa mission dans l'Eglise, de ne pas se sentir tout à fait compris de ceux qu'il a quittés pour l'Amour du Christ ou de ceux dont la mission est pourtant de procurer au Père de vrais adorateurs. »

Le but premier de cet opuscule, fort bien édité et illustré dans le goût moderne, n'est donc pas malgré la première partie de son titre, d'attirer des vocations, mais avant tout de faire connaître et comprendre la nécessité, la beauté du pur idéal cistercien. Le vénérable auteur s'est acquitté de cette tâche avec une simplicité, une franchise, une compétence et une émotion qui nous permettent de considérer son travail comme un des meilleurs et des plus actuels que doit lire et méditer quiconque douterait, par ignorance sûrement, de l'importance primordiale de la pure vie contemplative pour la sainteté de l'Eglise et l'essor de son apostolat surnaturel.

A. HAMMAN, O.F.M. — **Prières eucharistiques des premiers siècles.** — In-16 de 312 p., 750 fr. — Paris, Desclée de Brouwer, 1957.

Ce recueil complète le précédent du même auteur, intitulé *Prières des premiers chrétiens*. Son but est pratique : « fournir au fidèle, à côté de son missel, des textes liturgiques qui étoffent et renouvellent sa prière (p. 17). Un premier groupe est distribué selon les parties de la messe, et le second selon le cycle de l'année liturgique. En tout 130 prières environ, d'origine variée (liturgies arménienne, mozarabe, gallicane, ambrosienne, etc.) et aussi d'intérêt très divers.

Imprimé sur papier bible, présenté sous une élégante reliure souple, ce petit livre plaira aux fidèles cultivés.

Dictionnaire de Droit Canonique. — Tome VI. Fasc. XXXV : **« Novice-Pauvreté ». 266 col.** ; 1330 fr. — Paris, Letouzey, 1957.

Ce fascicule termine l'art. *Novice* et commence l'art. *Pauvreté religieuse*. Ces deux travaux sont du R. P. JOMBART, qui a étudié également l'*Obéissance religieuse*. M. NAZ, qui est le directeur de cette publication, vient au premier rang des collaborateurs pour le nombre, la variété, l'importance de son apport. Les articles concernant le droit *Oriental* sont signés par DE CLERCQ; les collections de textes juridiques d'Innsbruck, Paris, Oxford et de la Palatine, ainsi que la vie et les œuvres du Panormitain sont étudiées par M. LEFEBVRE. Huit autres collaborateurs ont apporté leur concours. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans plus de détails au sujet de ce monumental dictionnaire dont l'utilité et la valeur ne sont ignorées d'aucun canoniste.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 novembris 1957

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)